

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

L'ENFANT TROUVÉE

LOUIS MERCADIÉ

L'ENFANT TROUVÉE

Roman



© Centre France Livres SAS, 2024.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0741-1

ISSN : 1968-5084

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Avertissement de l'auteur

Les personnages et les situations de ce récit sont purement fictifs, même si certains personnages décrits ont parfaitement existé.

Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé serait entièrement fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE

LES MISÉRABLES

ROUERGATS

1

Saint-Geniez-d'Olt, Aveyron, printemps 1902

Assise près de l'âtre, un fichu entourant ses maigres épaules, Mme Noëlle Castanié tricotait. Ses mains encore agiles créaient des merveilles. Sa chevelure blanche auréolait une tête bien faite aux traits réguliers et fins. Ses grands yeux rieurs illuminaient un visage avenant mais dont certaines rides trahissaient une souffrance profonde, une souffrance vécue. De temps à autre, elle tournait la tête vers la fenêtre, ses mains s'arrêtaient de bouger et son regard s'envolait vers d'autres horizons. Soudain, on frappa à la porte.

– Entrez, entrez ! s'exclama la vieille dame sans se déranger. C'est ouvert.

C'était sa voisine Suzanne qui venait papoter avec elle et lui apportait un morceau de tarte aux prunes. La jeune fille savait qu'elle ne verrouillait jamais sa porte, pas plus le jour que la nuit d'ailleurs. Dans cette bonne ville de Saint-Geniez-d'Olt, on se faisait confiance. Les plus jeunes restaient attentifs aux plus âgés et ceux-ci recevaient naturellement leur respect, comme s'ils devinaient la vie laborieuse, parfois terrible, voire inhumaine qu'ils avaient vécue.

– Bonjour, madame Castanié, vous avez raison de rester près du feu, il ne fait pas chaud ce matin, lui dit-elle d'emblée. Voici un bout de tarte pour votre repas de midi.

– Merci, ma bonne Suzanne. Tu es toujours en train de me gâter.

– Ce n'est rien ! Vous avez été si bonne avec maman quand elle était à l'hospice... et moi qui étais toute petite. Ces choses-là, on ne les oublie pas !

– Viens t'asseoir près de moi, tu sais bien, on a tant de choses à se dire...

Chaque jour que Dieu faisait, Suzanne visitait Mme Castanié. À présent que ses jambes ne la portaient presque plus, la jeune fille assurait ses courses et lui révélait les nouvelles de la cité auxquelles la vieille dame continuait de s'intéresser. Chacune vivait dans une petite maison, située de part et d'autre de la rue de la Poujade, une rue étroite et escarpée, implantée à la place du chemin qui, jadis, permettait d'atteindre le château érigé sur la colline du pic du Roi. Le logis de Mme Castanié possédait un grand avantage, car ses baies s'ouvraient sur un balcon. De ce promontoire

élevé, le regard se déploie sur le Lot, qui coule abondamment ses eaux transparentes d'est en ouest, en frissonnant comme une bête endormie. Mais gare, lorsqu'elles montent, tourbillonnent et inondent la plaine et les maisons qui ont déjà les pieds dans l'eau ! « *Flumen Oltis* », le fleuve d'Olt, l'appelaient-on dans le passé. Et son impétuosité n'était pas légendaire...

Du balcon de la vieille dame, une vue splendide et panoramique s'ouvre sur les nombreux clochetons de la ville aux toits gris. La longue plaine verdoyante, façonnée durant des siècles par la violence du cours d'eau, accueille d'innombrables jardins alors que des vignes séculaires tapissent largement les collines environnantes, elles-mêmes couronnées de châtaigniers.

Suzanne adorait jouir de cette vue qu'elle n'avait pas de chez elle. Et lors-

qu'elle se rendait chez la vieille dame, un petit tour sur le balcon la ravissait. À partir d'octobre, elle y devinait même les groupes de vendangeurs qui travaillaient sur les coteaux.

– Quelle chance, ce balcon ! s'enthousiasmait-elle. C'est si beau d'ici... Si papa pouvait marcher, il aimerait venir chez vous pour admirer le paysage. Il me demande toujours ce que j'ai vu. Alors je lui raconte.

– Il a tellement travaillé, ton papa, qu'il n'en peut plus ! C'est une chance pour lui que tu sois là pour t'en occuper. Beaucoup finissent à l'hospice... Mais, dis-moi, quoi de neuf en ville aujourd'hui ? Je présume qu'on parle encore du mausolée...

– Oui, plus que jamais ! Les cancans sont inépuisables... Voyez-vous, j'ai encore entendu Simone, la tripière du Barribès, qui affirmait à haute voix

que Marie Talabot¹ aurait dit : « Vous ne voulez pas me voir vivante, eh bien, je vous dominerai après ma mort ! »

– Voilà maintenant dix ans que ce monument a été érigé pour abriter la dépouille de Marie et, depuis lors, on n'a jamais cessé de l'insulter. Les jaloux ne colportent que des bêtises à son sujet ! Comme si c'était elle qui avait demandé un tombeau aussi ostentatoire et surtout à cet emplacement ! Un tombeau qu'elle n'a jamais vu ! Même pas l'esquisse !

1. Née Marie-Anne Savy (1822-1889), épouse de Paulin Talabot, son mausolée domine la ville de Saint-Geniez-d'Olt. Ce monument fit l'objet de vives controverses. Voir sa biographie, *Marie Talabot, une Aveyronnaise dans le tourbillon du XIX^e siècle*, Louis Mercadié. Le mausolée a été érigé en 1892.

– Où voulait-elle être enterrée ?
demanda Suzanne.

– J'étais avec elle et son mari quand ils ont choisi le lieu de sa sépulture, là-haut, tout en haut du cimetière, sur la colline des Morts. Elle voulait son dernier sommeil auprès des tombes des plus pauvres, des indigents et des orphelins, là même où sont ensevelis ses parents. Rappelle-toi, ma Suzanne, Marie Talabot a été bonne dans tous les sens du terme : bonne à tout faire chez les autres, bonne pour les orphelins et les vieillards, qu'elle n'a jamais oubliés, jamais reniés ! Tu sais, c'était une grande dame ! Elle a connu des gens importants et a su s'élever dans la société par son intelligence et sa volonté. Tu te rappelles le jour de ses obsèques ?

– Bien sûr, j'avais dix ans. Je me souviens de cette foule énorme qui avait envahi l'église. Il y avait des gens de par-

tout et certains étaient venus en grand équipage. Ma pauvre maman me disait qu'elle avait beaucoup donné pour les indigents et que même une cloche de l'église porte son nom.

– Oh oui, elle t'a dit vrai ! Il y avait des gens de tout monde, autant de miséreux que de riches d'ailleurs. Mais les pauvres devaient être certainement les plus sincères, beaucoup pleuraient. Ils avaient perdu une amie !

– Vous semblez bien la connaître, madame Castanié.

– On était ensemble à l'orphelinat, ici même, dans cette ville. Tu vois, on avait mélangé les enfants et les vieillards dans le même établissement, rue du Cours, là où je travaillais il y a encore quelques années. Nous avions toutes les deux le même âge, nous étions orphelines. Puis la vie nous a séparées... Tu vois, Suzanne, on était pauvres, mais on